

Le cri des papillons

Rendez-vous avec Alain Gesgon

Août 2007

Gérard Paris-Clavel — Tu définissais le papillon comme la formule courte de l'affiche. Alain, comment crient les papillons ?

L'expression du mur

Alain Gesgon — Le père de tout ça, c'est le mur. Le mur existe sans doute depuis que l'espace urbain existe. Les gens au pouvoir se sont rendus compte très vite que dans ce déambulateur obligé des citoyens le mur était leur environnement vraiment multi-quotidien et plutôt que de le laisser vierge il pouvait être intéressant de positionner dessus une émission de propagande. Et au commencement, le papier n'existe pas, les murs étaient donc gravés.

Antiquité.

Sous la royauté romaine, on est 600 ans avant Jésus-Christ, le roi de Rome, Servius Tullius fait graver à Rome sa loi des douze tables, son code d'Hammourabi, bien lisible pour tous, en gros caractères sur le mur du forum.

La plus ancienne affiche connue est un papyrus ptolémaïque sur les murs d'Alexandrie, deux siècles avant Jésus-Christ à peu près et c'est un maître dont l'esclave s'est évadé qui a dessiné trois ou quatre sacs d'argent, très stylisés, et une annonce en trois, quatre lignes en disant : « *Mon esclave s'est évadé* ». *Les sacs vont en s'agrandissant formulant ce que contient le sac financièrement.* « *Ceux qui retrouvent mon esclave et me le ramènent bien vivant et en état de travailler ils ont le plus gros sac de récompense. Ceux qui me le ramènent un peu blessé ils ont une récompense substantielle. Ceux qui ramènent l'esclave mais très amoché, ils auront un petit sac de récompense. Et ceux qui le ramènent mort, ils auront un petit sac vraiment pour marquer le coup.* »

Les Grecs avaient les Axones : un axe autour duquel pivotaient des panneaux de bois en s'évasant pour que l'oeil n'ait pas trop à se fatiguer. Toujours à même distance de l'œil, et ils lisaient là les décisions de l'Assemblée, de l'Ecclesia, les décisions des Archontes d'Athènes, etc.

Et puis à Rome il y avait deux choses. Il y avait les Albums à la fin de la République romaine et puis sous l'Empire, c'étaient les carrefours stratégiques sur lesquels se trouvaient des murs de quatre, cinq mètres périodiquement reblanchis à la chaux. Des professionnels de la lettre et du dessin venaient et informaient, essentiellement des jeux du cirque, du théâtre, des annonces publicitaires aussi, voire des décisions du Sénat aux carrefours de la ville.

À la fin du second siècle avant Jésus-Christ, au début de ces cent dernières années de la République romaine il y a les Acta Diurna qui sortent tous les mercredis matins, qui sont à la fois l'ancêtre de la presse et l'ancêtre de l'affiche, c'est du papyrus ou du parchemin. Une moitié est vendue en kiosque, dans les quartiers riches, une moitié est affichée avec de la cire ou de la colle, et c'est placardé dans les quartiers plébéiens. Ça annonce les décisions de l'empereur et des discours des tribuns, etc. et principalement les faits divers.

Le Moyen-Âge

Le Moyen-Âge, lui, est de tradition orale. La poussée barbare est telle que l'information est donnée à son de trompe par un héros d'arme sur son cheval qui déplie un parchemin pré-écrit par le suzerain ou son clerc serviteur. Ce sont surtout les clercs, les religieux qui savent lire et écrire. Et cet héros d'arme, sur son cheval, annonce telle ou telle décision à la population attroupée. L'information après circule de bouche-à-oreille, ça va très, très vite. Ces informations-là, c'est aujourd'hui : la radio, la télé, Internet, le télégramme, le téléphone. C'est tout ça à la fois.

Les documents écrits sur la muraille de rues, malgré tout il en surgit quelques-uns, manuscrit évidemment, il n'était pas collé, il était cloué au milieu d'un poteau à hauteur d'yeux pour que tout le monde puisse en prendre connaissance. Et ceux qui ne savent pas lire il y a toujours quelqu'un qui sait lire pour les autres. Après le bouche-à-oreille va fonctionner superbement. Et malgré cette forte tradition orale, il y a eu aussi une tradition de l'information sur les murs ou les poteaux dans les endroits stratégiques de villes et des bourgs.

Epoque moderne, début de l'imprimerie.

Alors l'affiche telle qu'on la connaît aujourd'hui, avec un en-tête, avec un texte, elle va surgir dans les premières années de l'imprimerie, avec Gutenberg au milieu du XV^e siècle.

Les libraires de la vallée rhénane ont été les premiers à vanter les mérites d'un de leurs premiers livres. Et pour en porter connaissance à la population, ils ont fait des petites affichettes, toutes petites, qu'ils collent sur un mur pour annoncer la sortie d'un livre et en bas il y a une phrase toujours en latin mais bien dégagée du texte à six sept lignes : « *Prière de ne pas arracher* ».

La plus ancienne affiche imprimée, caractères mobiles, de Gutenberg qu'on a retrouvée est de 1513. C'est une affiche italienne.

Après la mort de Gutenberg, les guerres sont telles dans cette vallée du Rhin, Allemagne, le nord de la France que les ouvriers de Gutenberg ont entendu dire que le pape en place est passionné de livres, qu'il a déjà fondé une première bibliothèque. Ils se sont dits : « On va aller le retrouver ». C'est une bibliothèque de livres manuscrits ou xylographiés mais il a déjà les tout premiers livres imprimés de Gutenberg. Ils vont charger, démonter la presse à bras du maître sur une voiture, et leurs hardes dessus, et ils vont quitter Mayence jusqu'à Rome en évitant les guerres et passant par la Suisse, les montagnes... c'est une véritable épopée. Ils mettront quatre années pour arriver à Rome. Quand ils arrivent, c'est une déception terrible parce qu'ils apprennent que le pape vient de mourir et que son successeur se fiche complètement des bibliothèques et des livres. Alors ils sont là tout à fait dépités assis sur les marches du Vatican. Et finalement c'est un Médicis qui a vent de l'affaire, les prend sous sa protection et leur donne une aile de son palais. Et la première imprimerie à Rome va surgir aussitôt.

En 1510 il y a déjà 600 imprimeries en Italie, dont 200 à Milan, en France il n'y en a que quelques dizaines. Strasbourg, qui n'est pas français encore, est le berceau de l'imprimerie. Il y en a beaucoup moins en France, elles sont concentrées à Lyon, Paris qui est spécialisé dans l'édition des livres religieux, les missels, les livres de prières, les livres d'heures.

Ce n'est pas innocent que cette affiche du pape de 1513 soit italienne, romaine. Elle a déjà sa facture d'affiche avec une illustration en haut, le mot est un peu fort, une vignette, une lettrine d'ouverture de texte. Un texte évidemment très long mais qui est déjà dans une facture globale des affiches que l'on connaîtra au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle et même après. Et puis un format déjà assez conséquent, 30x50.

Le mur va être utilisé vraiment au quotidien au fur et à mesure que l'imprimerie se développe. Cette fabuleuse découverte est, à mon avis, l'une des deux grandes découvertes du millénaire capétien, avec la photographie. Elles sont à l'origine de tout, d'Internet et de tout le reste, le cinéma, etc.

Les affiches, toutes sortes d'affiches : publicitaires, commerciales, scientifiques, religieuses, politiques, etc. vont couvrir la muraille jusqu'à aujourd'hui.

L'ancien régime en France va être tenu au niveau politique par les deux larrons qui dominent la cité. Ils dominent cette cité de façon architecturale avec le beffroi des échevins ou la tour du seigneur, son donjon ou le clocher de l'église. C'est le pouvoir religieux et le pouvoir royal avec ses relais féodaux. C'est eux qui tiennent l'imprimerie. Tout est contrôlé jusqu'aux afficheurs. À Paris jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il y avait un corps de quarante afficheurs, on n'affichait pas n'importe quoi.

Le format des affiches

Gérard — Les affiches dont tu parles, dans les formats, on est dans des petits formats, je présume. Pas dans des 120x160.

Alain — Ils savaient se débrouiller. Par exemple dans les années moyenâgeuses, l'affiche est manuscrite, ils avaient eu un problème avec le suzerain local. Une sorte de Martin Luther qui était là et qui a voulu jouer des coudes avait affiché, sur la porte de la cathédrale de Metz, qui était haute. Il avait pris du papier vergé, du papier chiffon, de chanvre et de lin. Il avait donc écrit ce qu'il avait à dire. C'étaient des morceaux d'environ 35x50 à peu près. Mais il avait beaucoup de choses à dire et en gros caractère quand même pour que ça se lise bien. Il les a cousus. Il en a mis cinq ou six et il les a cousus.

Et cette pratique de la couture pour faire des affiches de deux mètres de haut, raccordées comme ça par la colle ou par le fil il y en a eu un certain nombre.

Le graffiti

Tout ça c'est le mur. On trouvera aussi, toujours positionné sur cette muraille le graffiti qui est quand même très ancien : on revient à Rome et dans les villes latines et l'on pense à Pompéi où il y a des traces faciles avec les deux mille ans dans la cendre qui les a bien conservées. On voit des graffitis électoraux sur les murs de Pompéi.

Le graffiti va couvrir les murs de France pendant tout l'Ancien régime. Il y en a qui sont très irrévérencieux. On se souvient de celui qui avait été mis sur le socle de la statue équestre de Louis XVI où la nuit quelqu'un avait marqué : « *La vertu est à pied et le vice est à cheval.* ». Toujours chargé d'irrévérence et de bons mots et l'esprit bien français. C'était sans technicité aucune, sans moyen aucun on arrivait à s'exprimer. Évidemment pour couvrir une ville avec un graffiti il faut être nombreux. Si on est tout seul, on y passe toutes les nuits, toute sa vie, mais il reste qu'un graffiti qui est bien placé peut être quand même un sacré coup de tonnerre. Et après le bouche-à-oreille continue.

L'affichage

Sous l'Ancien régime, il y a la technicité et les moyens financiers. C'est toujours le pouvoir religieux et le pouvoir royal qui tiennent tout ça. Il y a quand même un troisième larron, totalement sous le manteau, mais qui a des choses à dire. Il y a eu des jacqueries assez élaborées où, par des relais clandestins, ils ont réussi au-delà du graffiti à faire des affiches, des affichettes. On pense à Etienne Dolet, il avait pignon sur rue en tant qu'éditeur libraire à Lyon, qui a imprimé clandestinement pour soutenir les étudiants de Toulouse. D'ailleurs, ça finira mal pour lui, il sera pendu place Maubert en 1546.

Donc il existe un affichage clandestin. Les plus anciens qu'on a retrouvés remontent à la Fronde, au milieu du XVII^e siècle. Effectivement dans l'espace urbain, Paris, mais toutes les villes de France, pour des raisons de défense militaire, avaient des rues en enfilades, mais aussi pour couper le vent, le froid était intense. Toutes ces rues étaient très occupées par des multiples échoppes aux ras du pavé. L'affiche trouvait encore des moyens de se positionner. Le format moyen des affiches était en gros 35x50, 40x65. Mais c'est vrai que ce média devient de plus en plus important à la Révolution française. Il suffit de relire Louis-Sébastien Mercier qui écrit dans son *Nouveau Paris*. Il observe au jour le jour la capitale pendant la période révolutionnaire. Et il dit que Paris se distingue par ses murailles de toutes les autres villes du monde, l'affiche tenait vraiment tous les murs. C'était le numéro un des médias et elle jouait un rôle considérable. C'est aussi les grands débuts de la presse. 450 titres de journaux différents.

Je passe l'Empire et la Restauration parce que les contrôles policiers sont terribles, tout attroupement dans la rue est interdit.

Les premières élections vont être organisées vers avril 1848 - décembre 1848, les législatives ou présidentielles. Il y a un flot d'affiches énormes parce que la monarchie de Juillet, chargée d'espoir pendant quelques semaines, a été complètement terrible et répressive avec l'affichage, puisque dès le mois de décembre 1830 Louis-Philippe interdit l'affichage d'opinion. Et il faudra attendre cette explosion de février 1848 et des mois qui vont suivre. Alors on a vu en décembre 1848, il y a cinq ou six candidats, Thiers, Ledru-Rollin, Lamartine, Cavaignac, Louis-Napoléon. Ils ont fait beaucoup d'affiches, il y en a parfois qui sont illustrées et leurs petits bulletins de vote que l'on retrouve sur les murs avec leurs noms comme ça : « *Votez Louis-Napoléon Bonaparte.* ». Ça ne va pas plus loin.

Le papillon

Gérard — L'origine de la propagande ou de l'information politique, des pouvoirs surtout, ou des contestations, elle se fait sur le mur. Avec de l'affiche ou du papier. Mais quel est le rôle du papillon, du petit encart, du petit bout de tissu qu'on colle ou que l'on épingle. On a vu qu'il y en avait qui marquaient les êtres humains. Mais quelle apparition, quel usage au regard de l'affiche ? Parce qu'elle est sur le mur, mais le papillon très vite va se retrouver sur les corps. Il va non pas se détacher du mur, mais il sera présent sur les personnes physiquement. Et c'est ce que je trouve intéressant dans le papillon c'est un multiple, il est partagé par plein de gens, c'est un signe de reconnaissance.

Alain — Tu parlais du terme autocollant qui est l'appellation du papillon. Quand on dit un autocollant tout le monde sait ce que c'est. A l'époque il n'y a pas ça. Non seulement ils ne sont pas auto-adhésifs,

mais il n'y a pas une créativité quotidienne comme aujourd'hui. Le Second empire va être très contrôlé. La République est assassinée, les gens sont en exil, d'autres sont dans les prisons, il y a le coup d'État du 2 décembre, la répression, etc. Il y a dix années de régime très dur. Après il y aura un versant quand même plus libéral. Avec les premières élections législatives en 1869 où l'on va revoir l'affiche tout azimut au niveau politique et où l'on va revoir quelques petits papillons sur le mur, mais qui sont le nom du candidat. Tout ça ne va pas plus loin.

C'est surtout avec les élections de 1875. Surtout après l'amnistie de 1880 qu'on voit arriver des petits papillons. Mais là encore, des petits rectangles de papier avec le nom du candidat quand il y a une élection. Et tout le monde n'en fait pas. Ça ne va pas très loin.

Il faut vraiment attendre les premiers temps forts d'expression murale papillonnaire avec les années 1900 où là, malgré tout, l'opinion publique, l'affaire Dreyfus, a jeté beaucoup de monde dans la rue, à la lecture de la presse, à prendre position. Pour l'opinion publique c'est important ; et évidemment l'affiche, le carton de journée, le papillon, les journaux et le reste sont le reflet.

Déjà il y a toujours une affaire de technicité, une affaire de rapidité des choses. Quand il faut transiter par un imprimeur : un, il faut de l'argent, deux ça demande un certain temps, il faut préparer une maquette. Et quand on sait combien l'affiche, le papillon, ont été les accompagnateurs au quotidien des barricades de 1830 et de 1848, mais aussi avant, 1829 la grande révolution blanquiste, 1832 évidemment les barricades des Halles, etc. Ça va tellement vite qu'on n'a pas le temps d'aller voir un imprimeur. Ça n'existe pas, peut-être aujourd'hui, mais à cette époque-là ce n'est pas possible. On verra des papillons faits à la main.

Le format du papillon, le maximum encore aujourd'hui c'est un format A5, c'est la grandeur maxi du papillon. Et le format traditionnel, lambda, de cette époque, ça a été 9x12, 8x10, 8x11.

Exemples de papillons

Là je vais vous montrer un exemple. Voilà un papillon qui est chargé d'émotion. Ce papillon-là qui est réalisé à la plume sergent major, à la plume de ronde, en deux couleurs, cadre rouge et le texte à la ronde noir, à l'encre de Chine. C'est marqué en haut : « *Prélevé sur le mur, Dans la nuit du premier 1er mai 1890 à 5h du matin, rue Paris.* » Vraisemblablement par la police. La lecture vaut le jus : « *Mort aux exploiters, camarade. Il est enfin convenu entre les socialistes des deux mondes de descendre dans la rue le premier mai pour revendiquer nos droits. Les aminches pas de défaillances, il ne suffit pas de manifester pacifiquement comme disent nos politiques, car nous n'y gagnerions jamais rien. Il faut marcher avec énergie, découdre et flamber en grand tous nos exploiters. Le premier mai sera pour le prolétariat une victoire sur la canaille capitaliste.* » Et c'est signé : « *Vent Rifeuleuk (?), membre de l'Internationale* ». Ça ne s'invente pas. On imagine le soir ou au début de la nuit ce membre de l'Internationale faire une dizaine, une vingtaine de papillons, et les coller lui et ses copains dans les rues. C'est un beau travail de calligraphie en même temps. Là on est en 1890. Il faut savoir quand même que ce 1er mai est rigoureusement interdit. En Allemagne le 1er mai est toléré et ça se passera bien. Mais en France, il y a la cavalerie. Paris est en état de siège depuis déjà huit jours. Ça sera pareil en 1906 avec le préfet Lépine, etc. Les gars, ils avaient un courage considérable et le texte est somptueux. C'est le congrès de Tours avant la lettre.

La cocarde et le vêtement révolutionnaire

Alain — On va en parler, de ce qui se porte sur soi. Il y a une tradition française de ce qui se porte sur soi. J'avais récupéré « la relation », une sorte de journal, une page par mois c'est manuscrite. Mais bon il ne l'a pas fait pendant très longtemps, il l'a fait du mois d'avril 1789 jusqu'à 1790 ou 91, d'un noble qui s'appelait Patou des Auchan ET habitait Paris, il marquait en haut, juillet 1789, le 1, le 2, le 3. Donc le 13 il est sorti, il a fait quelques courses, il mettait les prix, il faisait une colonne à droite, il mettait les denrées qu'il avait achetées. Le 14 juillet, il n'est pas sorti, on peut comprendre pourquoi. Il n'est pas sorti le 14, et le 15 il est sorti et il y a juste : « *Achat d'une cocarde rouge et bleu* » et il met le prix, 3 sols.

Et on voit donc que dès le lendemain du 14 juillet 1789 il y avait déjà des cocardes qui se vendaient dans les rues de Paris. C'est tellement vrai d'ailleurs que quand Louis XVI qu'ils ramènent de Versailles arrive devant l'hôtel de ville le 17 juillet, il est attendu par Bailly qui accroche une cocarde tricolore à la veste du roi. Qui accepte bon gré mal gré, il n'a pas le choix.

La cocarde était arborée essentiellement sur la coiffure sous la Révolution française, essentiellement sur le chapeau. Le bonnet phrygien il avait sa forme depuis l'antiquité, c'était le bonnet de la liberté, il pouvait être gris, il pouvait être bleu, il pouvait être rouge. Enfin c'est le rouge que l'emportait quand même

En regardant les Albums de papillons

En 1900-1905, ils sortent de l'imprimerie, c'est gommé, c'est anarchiste. Tu retrouves des affiches qui sont connues mais qui sortent là en petits papillons. Ils sortent de l'imprimerie. C'était livré comme ça de l'imprimerie, les militants les découpent au ciseau et les mettent où ils veulent. C'est gommé. Planche originale. 1905 contre la religion et c'est du papier gommé. Et c'était édité essentiellement par le journal La Calotte, anticlérical. Rue des écoles à Paris, il y avait la grande librairie anticléricale. Bonjour la liberté à l'époque. Librairie qui défendait l'anticléricalisme et qui diffusait les ouvrages et les affiches de Léo Taxil et qui les distribuait en feuilles. Et les militants les découpaient et les collaient où ils voulaient. C'est superbe il y a même des effets de silhouette comme là ou Marianne dégage le prêtre.

Voilà des papillons. Celui-là c'est dommage, à l'époque ils ont écrit dessus, mais à la limite ça donne le renseignement. C'est un papillon 1908. Ce n'est pas gommé, c'est à coller avec de la colle traditionnelle. Ce monsieur-là il s'appelle Julien. Il est adjoint au maire de Nogent-sur-Marne et il a été blackboulé. Il n'est pas content du tout et l'opposition de Nogent, le maire élu, s'amuse. Ses militants ont fait imprimer ce rectangle. C'est sa veste et la casserole. Et ils le collent dans Nogent. Des papillons fort intéressants.

Là c'est beaucoup plus classique. Mais toujours les élections de 1908. Il y en a qui sont déjà plus polémistes. « *Attention citoyens* », etc. Celui-là il est intéressant parce que circulaire. Et ce n'est pas découpé, tu peux regarder à la loupe et tout. C'est une découpe d'imprimerie. Il est de 1911. Ça ils l'ont contre-collé pour le conserver. Exemple, document d'archive. Ils ont marqué : « *À la gloire du prince Napoléon* ». Destiné à être collé clandestinement sur les murs. C'est rarissime maintenant ces choses-là aujourd'hui. Si on a du mal à retrouver l'affiche, le papillon s'est encore plus accentué. C'est mort sur les murailles de l'histoire de France. Ça montre ce qui se passait à l'époque.

Ça c'est pendant la Première Guerre mondiale, mais ça rentre dans la Carte postale. Anti-boche. Celui-là se mettait sur les murs, carton léger. On tirait avec des fléchettes dans le cul du boche. C'est tout à fait étonnant. Ça ce n'est pas dans la rue. On les achète dans les galas de soutien à l'armée, aux poilus, etc. Et on les ramène chez soi. Mais on en trouve aussi chez tous les libraires, dans les boulangeries, dans les épiceries, dans un coin, dans une corbeille, il y a ça et ça vaut une obole et on le ramène. Ça se déplie, c'est toujours anti-boche. Il y a plein d'effet de surprise.

Ça je vous en avais parlé l'autre fois. C'est très intéressant. C'est du papillon qui ne se colle pas contre le mur mais qui tombe sur les trottoirs, sur le bitume. Et c'était lancé des biplans, lancé des avions le premier jour, dès 6h du matin, de la souscription de l'emprunt de guerre. Je crois que c'est le troisième emprunt de guerre, sur Paris. Les rues de Paris étaient inondées de ça toute la journée. C'est des réductions d'affiches et c'est des petits trucs. En même temps les banques, il y avait des banques privées par centaines, elles faisaient leurs publicités à l'intérieur.

Là on est en 1909, des petits papillons. Ils sont marrants parce qu'ils sont dentelés comme des timbres, ils se découpent comme des timbres. Il y en a qui sont gommés, il y en a qu'on colle à la colle traditionnelle. Toute cette époque d'après-guerre, y'en a plein. Ce sont des reliques. Le frère de mon père a dû le décoller sur la muraille celui-là. Il était secrétaire des jeunes communistes du 13^e arrondissement. Ça c'est pour les élections de 24.

Si la gauche en a fait des quantités, la droite aussi. Là c'est les trois flèches de la SFIO détournées. À droite comme à gauche, ils ont utilisé la trilogie. Jusqu'à Pétain : « *Travail, famille, patrie* ». C'est vraiment l'âge d'or du papillon, parfois gommé ou colle traditionnelle. Mais à cette époque 1939 ça ne se colle pas encore sur les gens mais sur la muraille des rues.

Gérard — « *Les trois grands maux de la société : la syphilis, la tuberculose, le communisme.* » Mais t'as tous les anticommunistes dis donc. C'était édité par qui ?

Alain — Il y avait une officine qui à partir de 1927, en a fait des quantités, c'est Henri de Kerellis. C'est-à-dire le Centre de propagande des républicains nationaux. Ils vont œuvrer de 27 pendant la guerre du Riff jusqu'à 39. Mais il y a aussi l'Union républicaine démocratique de Louis Marin. Il y a les Jeunesses patriotes de Taittinger ; il y a plein de mouvements de droite ou d'extrême droite qui va en faire. Les ligues évidemment c'est l'époque. Là c'est intéressant au niveau de la grandeur du document, il y en a qui sont assez petits, d'autres qui sont plus conséquents. Les royalistes en faisaient aussi bien sûr. Celui là c'est la SFIO. Contre la loi des deux ans de service militaire. Anti-Léon Blum. Il y en a qui sont illustrés parfois ou dans des couleurs différentes.

Gérard — « À bas le capitalisme international qui pille les ouvriers avant de les asservir, vive le roi. »

Alain — Action Française. Maurras en a fait faire des quantités de papillons. Ça c'est très rare, Jeunesses communistes. « *Notre patrie* ». C'est l'URSS. Différentes couleurs. Celui-là, il est beau. C'est un membre de la famille qui avait ça, j'avais mon cousin qui était membre des brigades internationales. Il est dans le Maitron, d'ailleurs. Et là tu retrouves aussi plein de choses. Alors selon leur salle, je suis allé chercher les dossiers de cartons de journée. Encore un de Kerellis là. Lacaze-Duthiers a écrit son fameux livre, il est ici, La psychologie du slogan. C'est vrai que c'est l'époque du slogan. Le mot-slogan venant de l'allemand qui veut dire : « *Cri de guerre* ». Schlachtruf : cri de guerre. Anti-Blum. PSF, c'est Doriot ça.

Gérard — « *Les ouvriers en bleu horizon ne tireront pas sur les ouvriers en Bergeron* ». C'est pas mal.

Alain — Ben oui, ben oui. Sous l'uniforme, tu restes un travailleur. Ça c'est la SFIO. Papillon de la SFIO. Ça c'est en Angleterre où ils ont les premiers, je pense, élaboré les bannières. Enfin les bannières, le piquet droit puis un oriflamme carré, syndical ou les trade-unions. Ils ont commencé ça apparemment les premiers, mais en France on pourrait remonter au Moyen-Âge en voyant des oriflammes, etc. Il y a toujours eu une symbolique de reconnaissance très forte d'un groupe quelconque et à partir du moment où politiquement le peuple descend dans la rue... effectivement, je l'ai ici mais je ne l'ai pas sous la main.

de loin. Les sans-culottes l'ont accroché au bonnet rouge. On les a appelés les sans-culottes car la culotte était la tenue des nobles. Un pantalon tout simple, les braies d'origine gauloise, se dégage déjà politiquement de ce que portaient les nobles. Tout est marqué au niveau du vestimentaire sous la Révolution française. La cocarde, le bonnet, même les sabots. Les nobles ne portaient pas de sabots. Tout jouait son rôle. Et ça va s'accroître.

Alors effectivement, la cocarde jouera longtemps un grand rôle puisqu'à Versailles, le fameux banquet contre-révolutionnaire, où pour faire plaisir à Marie-Antoinette, va être arborer la cocarde blanche, et même la cocarde noire, et à la fin du banquet les cocardes tricolores sont foulées par terre dans la beuverie de cette nuit à Versailles.

Ces textiles, ça s'accroche, il y a le trou de l'épingle, ça pouvait se coudre si on voulait. Si on ne voulait pas que ça tombe, ou que ça soit arraché, ou que le vent l'emporte. Mais en général c'était avec une épingle. Alors les premiers cousus ça a été la cocarde sur le bonnet phrygien ou sur le chapeau. Et ça a été évidemment aussi, en opposition, le cœur et la croix rouge des chouans. Qui était mise sur les uniformes, sur leur costume.

Une anecdote

À la fin de l'Empire, à la première abdication, en avril 1814, les généraux, MacDonald etc., prennent une calèche, pour aller à la rencontre de Louis XVIII, comte de Provence, vers Senlis, Beauvais... Et dans la calèche qui part de Paris, les maréchaux arborent la cocarde tricolore. Et puis l'un d'entre eux dit : « *On fait peut-être une connerie de conserver notre cocarde, on ferait mieux de l'enlever et comme on a tous sur soi une cocarde blanche on va arborer la cocarde blanche, ça fera plaisir au comte de Provence* ». Et puis le comte de Provence dans sa berline qui l'emmène de la mer vers Paris, lui il se dit : « *J'arbore la cocarde blanche* ». Mais il est informé par ses estafettes que les maréchaux qui ont consigné l'abdication avec les alliés viennent à sa rencontre. Il se dit « *Ça leur ferait peut-être plaisir que j'arbore la cocarde tricolore, après tout Louis XVI l'a bien arboré...* » Et lui il enlève sa cocarde blanche. À Beauvais les maréchaux sortent de la calèche, ils ont tous la cocarde blanche et Provence arrive, il a la cocarde tricolore. Le truc incroyable.

J'ai des affiches de répression en 1816 où une jeune femme est arrêtée à Grenoble. Elle est arrêtée et jetée en prison parce qu'ils ont trouvé dans son soutien-gorge une cocarde tricolore.

L'écu, la reconnaissance nobiliaire

Isabel — Et la cocarde par rapport au blason ou à l'écusson... Je parle de l'écusson cousu.

Alain — C'était l'écu d'abord au haut Moyen-Âge. À partir de Charlemagne, à partir des carolingiens, la noblesse commence à se forger. Charlemagne n'a pas de quoi les payer pour les remercier du don du sang. Il avait besoin d'eux évidemment pour la guerre. Donc il les remercie par des terres et ça crée les premiers fiefs. Ces gens-là pour se démarquer par rapport à toute la population se créent des écus qu'ils positionnent sur les boucliers et qui dans les batailles sont des signes de reconnaissance. Signes de reconnaissance militaires pour se réunir autour du noble, du chef, à son écu, à sa couleur. Parce que quand ils sont sous l'armure on ne reconnaît plus personne. C'est vrai qu'au niveau de l'héraldique, il y aura plein de choses avec un nom particulier.

Textiles individuels et collectifs

Alain — Il y aura au XIX^e siècle, 100 ans après le bonnet rouge et la cocarde, il y aura des étoffes, qu'on porte sur soi. C'est des substituts, un peu comme le papillon est le substitut de l'affiche, là c'est le substitut des grands ingrédients textiles que l'on porte sur soi depuis la Révolution française. On parlait du bonnet ou du pantalon qui était rayé rouge et bleu. Mais il y avait aussi, très porté, le foulard et le mouchoir, imprimé, comme une affiche. Le terme générique d'ailleurs, c'est mouchoir, quel que soit le format. Je parle des textiles et des textiles individuels. Le textile collectif est vieux comme le monde, les drapeaux. Mais le textile individuel qui est très important parce que le drapeau ne joue son rôle que dans une grande manifestation ou à la guerre. Tandis que le textile individuel on peut l'avoir tout le temps sur soi donc on fait de la propagande sans arrêt quand on est dehors. Ce sont les grandes écoles anglaises, Oxford et Cambridge qui ont inventé le foulard imprimé et illustré dès le XVII^e siècle. C'était réservé au monde universitaire. La France va commencer à se servir de ces mouchoirs imprimé au moment de la Révolution

française. On en verra aussi sous Louis-Philippe, sous Napoléon III. Les versaillais vont sortir, au lendemain de la semaine sanglante un « somptueux foulard » 90x90 illustré pleine page qui donne en lecture l'exécution de l'archevêque de Paris dans la cour de la Roquette. Il y a des choses incroyables qui ont été faites en foulard.

Il y a tous les mouchoirs d'instruction, des notices, format foulard d'ailleurs qui se donnent à partir du lancement du premier lebel (des montages du lebel, des fusils gras, des images de bateaux de guerre), c'est-à-dire à l'armée. Dès que tu arrives à la caserne on te donne les mouchoirs, c'est dans le paquetage et ça commence à partir de 1877.

La symbolique du coq

Alain — Le peuple lui, on en revient au sans-culotte, a ses ingrédients qui vont se forger chaque jour davantage. Parfois utilisant des symboliques qui ont déjà été utilisées dans le passé. Le coq, l'animal qui apparaît beaucoup sous la Révolution française, était déjà sur les clochers au Moyen-Âge. Il était aussi dans les emblématiques du roi. Le coq gaulois ! La Révolution le reprend à son profit, le met sur quantité d'affiches illustrées, etc. Bonaparte va le refuser parce que justement c'est trop marqué par les révolutionnaires. Lui il préfère l'abeille, l'aigle surtout. Louis XVIII à qui le coq est proposé le refuse également pour les mêmes raisons. Finalement c'est en 1848 que l'on va reprendre le coq et pour toujours en le positionnant dans le sceau de l'État et on l'a encore aujourd'hui même si ça ne plaît pas toujours à tout le monde.

Les cartons de journées.

Les cartons de journées, c'est vers 1918 pendant la Première Guerre mondiale. C'est en carton. On résumait en disant les journées. Effectivement ça ne durait que le temps de la journée, que le temps de la manifestation. Dans la rue ou des galas de bienfaisance ça s'accrochait avec une épingle. Tu trouves toujours le trou de l'épingle. Et ça se mettait à la boutonnière. Ce n'est pas sur le mur, c'est à la boutonnière. Il y en avait qui étaient au niveau de la santé, toujours avec un regard sur les poilus et la guerre. Mais en général c'est anti-boche. C'est en soutien aux poilus. Il y en avait qui étaient en métal argenté, en fer blanc. En général c'est en carton. C'est des images très fines, imprimées en lithographie et qui sont d'une très, très grande finesse. Ce sont des énormes tirages. Comme l'affiche d'ailleurs. On arrive à des somptuosités au niveau créativité. Ils sont imprimés recto verso, sauf qu'au verso c'est le slogan, c'est des renseignements dont on a besoin, les dates et tout, ça les marque au niveau historique. Et en général c'est en couleur que d'un seul côté. C'est illustré que d'un seul côté, c'est la partie que l'on voit sur le costume. Ça dure toute la Première Guerre mondiale, après il y en a un peu.

Isabel — Et c'est ça qui va être remplacé par l'autocollant ?

Alain — Non ! C'est l'insigne le badge qui va remplacer le carton de journée. Mais aujourd'hui au niveau positionnement l'autocollant maintenant le remplace aussi.

Signes distinctifs, signes oppressifs

Isabel — Alors comment vous expliquez ce besoin de se montrer, Et est-ce que vous croyez justement que le papier autocollant, la technique, s'est adapté à ce besoin identitaire et à une espèce de forme économique... ?

Alain — Signes de reconnaissance et d'arboration de ses idées ! Le papillon aujourd'hui quand on a le gestuel de le positionner bien visible sur sa poitrine, sur la boutonnière de son costume, de sa chemise, de son tee-shirt, c'est vraiment une volonté de combat, de militantisme, de revendication d'une idée

quelconque, de la défense d'une idée quelconque etc. C'est très, très volontaire comme gestuel. Et d'ailleurs, ça peut conduire très loin en période répressive. Et puis en même temps, c'est minoritaire, mais il y a des exemples dans l'histoire où la répression justement a obligé sous peine de mort à porter un insigne, une marque qui signifiait quelque chose de particulier par rapport aux autres gens. Hitler a fait ça avec l'étoile jaune évidemment dès le 28 octobre 39. Mais il n'est pas le premier puisque Saint-Louis au milieu du XIIIe siècle avait obligé les Juifs en France à porter la rouelle.

Les autocollants

Gérard — Mais il y avait des autocollants en 50 ?

Alain — Il y avait des papillons gommés ou à coller qui ne pouvait se positionner sur soi avec une épingle, qui étaient faits en même temps par les organisations syndicales, ou politiques, ou groupes d'opposition quelconques qui faisaient des papillons, qui faisaient des cartons de journées pour la même manif, du tract, des affiches etc. On distribuait des cartons de journée ou des badges, on le mettait sur soi. Alors à partir du moment où la facilité des choses a été extrême, totale et que le papillon est devenu autoadhésif c'était tellement facile, on enlevait la pellicule au dos, qu'on le mette sur le mur, sur un bec de gaz ou sur sa poitrine. Ça on peut dire que ça commence avec 68 mais surtout à partir de 70. Ça commence aux Etats-Unis, on en voit avec l'élection de Kennedy en 1960. C'est très récent. Et en France le papillon autocollant apparaît en 68.

Isabel — Mais par contre dans l'idée de revendiquer sur son corps via le textile ou via une image, ou via une forme, un signe, ça c'est depuis toujours. C'est comme l'histoire du mur.

Alain — Ah oui ! On n'a jamais eu peur de mettre sur soi des ingrédients politiquement connotés depuis la Révolution française. Parce qu'avant c'est un peu compliqué. Alors voilà, par exemple à partir de 1936, c'est les vignettes de la fête de l'Huma. Au départ ce sont des étoiles rouges. Au départ, c'est des cartons de journée puis après ça deviendra petit à petit des vignettes. C'est tout un monde et au départ la vignette se portait sur soi. On l'arborait, on allait à la fête, mais on la mettait déjà dans le métro. Et aujourd'hui la vignette on l'a dans la poche.

La caricature

Isabel — Et quand est-ce que dans l'histoire de toutes ces images revendicatives on demande à des auteurs d'exprimer la revendication ?

Alain — Tout ça fonctionne aussi avec l'histoire de la caricature. Tout à l'heure on disait que l'imprimerie était très surveillée sous l'Ancien régime et les pouvoirs en place se méfiaient du troisième larron d'expression politique qu'était le peuple. Le mur a toujours été très surveillé puisque François Ier déjà en 1539, lors des édits de Villers-Cotterêts donne autorisation aux commissaires de police des quartiers de réprimer ceux qui lacèreront les affiches royales qui arborent les ordonnances de François Ier. Et ceux qui toucheront, lacèreront, surchargeront, graphiteront lesdites affiches qui sont positionnées aux carrefours stratégiques des villes, le commissaire de police a la permission et l'obligation d'appréhender, de donner la bastonnade et d'emprisonner ceux qui feront de telles actions. Là on est en 1539. En 1633, Louis XIII interdit l'affichage d'opinion. Il faut une autorisation pour afficher ses idées. On sait ce que ça veut dire. Louis XIII meurt dix ans après et la régente Anne d'Autriche en 1653 reprend la même loi qui oblige l'affichage d'opinion à autorisation. Et Louis-Philippe fera la même chose en 1830 au mois de décembre où il obligera aussi l'affichage d'opinion à autorisation. Il y a une affiche d'ailleurs là-dessus où Louis-Philippe dit : « Voilà, les imprimeries sur lesquelles j'ai tant compté au moment des Trois Glorieuses et même avant, ben là elles reprennent, selon ses dires, un emploi vindicatif de leurs expressions, affiches, journaux et tout, et il faut que je réprime tout ça. ». On sait ce que ça veut dire. C'est l'interdiction. C'est la chape de plomb et pendant dix-huit ans, ça sera comme ça il ira jusqu'au bout interdisant les banquets républicains, etc. D'où les journées de février 1848. Qui dit documents illustrés faisant travailler des concepteurs, ça commence avec la caricature. C'est une image de la liberté extraordinaire, vraiment inégalable. On l'a vu encore l'année dernière avec les caricatures de Mahomet faites au Danemark, mais reprises après par Charlie-Hebdo.

La caricature

Mais tout à l'heure on parlait de la caricature. Le mot caricature vient du mot charge, charger l'adversaire. Donc caricaturer. Mais l'image illustrée, en couleurs ou noir et blanc, proche de la caricature mais sans charger est très ancienne puisque au niveau religieux en tout cas, mais c'est politique en même temps, c'est concomitant du concile de Trente, les années 1560 à peu près, ça a duré au moins trente ans le concile de Trente. Les années 1540-1560, pour faire serrer les rangs au niveau du monde catholique face à la Réforme et ça a fait travailler énormément. Les commandes surabondaient, ça a fait travailler des dessinateurs religieux implantés à Paris pour la plupart et donc des imprimeurs qui étaient tous concentrés rue Montorgueil dans le quartier des halles. Je pense à Matonnière, mais il y en a d'autres qui se sont très vite enrichis d'ailleurs. Ils achetaient tous des vignes à Nanterre. Et ils ont créé des images religieuses souvent en couleurs qui sont des formats 40x60. Ça commence en 1570 pour faire serrer les rangs. Des images qui font 35x55, 40x55 à peu près. Essentiellement en couleurs, verticales ou horizontales. Qui donnent en lecture, abondamment riches de coloration et d'illustrations, très variées les couleurs, qui donnent en lecture toute l'histoire de l'Évangile, des principaux saints, etc. Et ça s'accroche essentiellement ces images d'intérieur mais format affiche presque, papier très léger, dans les monastères, dans les couvents, dans tous les lieux de réunions ecclésiastiques et religieux pour faire serrer les rangs. Parce que les idées de la Réforme se propagent partout. Pour faire serrer les rangs ils ont fait ces images-là. Le concile de Trente avait ordonné ça plus ou moins sous le manteau et pendant un demi-siècle et plus même ça va inonder le monde chrétien. Ça vaut des fortunes aujourd'hui. Moi j'en ai vu passer un jour un lot de cinq à Drouot avec les frais, ça a fait près de 55 000 euros. Mais c'est dire que ça a existé. Je les avais examinées à la loupe, j'ai le catalogue ici.

Gérard — Mais pour préciser notre sujet. Notre propos c'est que l'affiche, qui était quelque chose dont on s'emparait pour partager des idées et en même temps les porter avec plaisir au niveau du dessin, de l'image, est actuellement extrêmement atteinte parce qu'elle a été débordée par le divertissement commercial et elle a été de plus en plus interdite. Les murs se rétrécissent et l'affiche se domestique. Alors l'idée de l'autocollant c'était de voir comment on pouvait ramener le travail de l'expression de la liberté, de l'opinion. Si on pouvait déjà avoir une idée de tous ces supports : papillons à coller, cartons de journée, textiles individuels, mouchoirs, foulards illustrés, cocardes, autocollants classiques, quelque chose qui nous ferait rentrer cette histoire de l'expression. On ne va pas se contenter d'être technique. Mais en montrant cette diversité, c'est montrer comment le citoyen, le militant sait adapter les techniques de son époque.

Il y a une chose qui est différente de l'affiche, qui est intéressant, qui est le « *sur soi* ». À la vue de tous. L'affiche ce n'est pas « *sur soi* ». L'affiche, c'est hors de soi. Les graphistes qui interviennent de plus en plus dans ces biennales mondaines ils se détachent de plus en plus de leurs revendications. C'est regardez mon affiche, regardez ma gueule. Ce qui m'intéresse c'est de redonner du plaisir à cette activité de s'exposer, c'est pour ça que le « *sur soi* », me plaît beaucoup. Comme le « *sursaut* ». Est ce qu'on pourrait imaginer de montrer quelques objets-modèles, avec un contenu fort. On peut faire une expo légère, mais parfaitement compréhensible parce qu'elle serait historique à travers le support, elle ramène à une période donnée. À travers cette technique... Et toi, comment tu te ressens d'aborder ça, le choix, les thématiques ? Qu'est-ce que tu penses déjà de travailler une approche des objets dans leurs techniques comme moyen d'amener le grand tout ?

La propagande et l'Église

Alain — L'unité c'est le combat d'opinion en faveur d'une cause quelconque. Qui peut être contre la guerre, qui peut être pour la libération d'un peuple, qui peut être contre le chômage, pour défendre le droit de grève, etc. Et au niveau d'une unité de combat il a surgi depuis maintenant plusieurs siècles des objets qui sont parfois très différents en première visualité, en première lecture. Ça va du textile au papier. Au niveau de la forme, du format. Mais qui se rejoignent au niveau du contenu. C'est le même combat d'opinion. Et qui vont se rejoindre sur un même support très personnel celui-là, qui par exemple va être le costume et qui va porter le badge, qui va porter l'insigne, qui va porter le papillon, aujourd'hui autoadhésif, ça l'autorise, qui va porter le carton de journée. Qui va porter une pochette qui dépasse de sa poche et l'on voit le portrait de Pétain ou le portrait de Jaurès. Le foulard sur les épaules ou sur la tête etc. On peut comme ça de la tête au pied, si on le souhaite, être bardé d'ingrédients de ce type. Il y a eu des boucles de ceintures très polémistes. Les nazis ont su faire, les scouts aussi. Au doigt les bagues, on en a vu passer tout à l'heure une des FFI. Mais Doriot en a fait, de la Rocque en a fait, la SFIO avec les trois flèches, en fait une en 1939, le parti communiste en a fait une aussi avec la faucille et le marteau, les bagues allemandes etc.

Le mot « propagande » est religieux au niveau du terme puisque la congrégation de la propagande c'est la congrégation qui précède la congrégation pour la doctrine de la foi. Celle que dirigeait Ratzinger a été créée à la fin du XIX^e siècle. C'est une œuvre privée au départ parce que l'idée a surgi sous Napoléon en France par des particuliers. Ça a été repris de façon beaucoup plus forte et associative dans la région Lyonnaise dans les années 1870-80 et finalement ça arrive aux oreilles de la papauté qui va s'en emparer totalement et qui va remplacer la congrégation de la propagande par la congrégation pour la doctrine de la foi. Et cette congrégation de la propagande au départ avait été créée en 1597 par le pape Clément VIII, Congrégation de la Propaganda. Et en 1621 ils vont adjoindre à cette congrégation la première imprimerie polyglotte. Il était vraiment très fort au niveau de l'élaboration de prospectus, d'affiches, d'affichettes qu'ils diffusaient à travers le monde chrétien.

Donc les dessinateurs ont travaillé assez tôt, notamment dans ce monde religieux. Et ce monde religieux était très fort au niveau propagande. Les réformés étaient iconoclastes alors évidemment, ça posait des problèmes bien que Luther était au départ anti-image et finalement il a utilisé l'image plus tard et Calvin aussi. Ce qui s'est passé c'est que Dieu n'était pas dessinable. Il ne voulait même pas qu'on le regarde, le buisson ardent, etc. Mais à partir du moment où il a donné son fils en lecture publique, on pouvait dessiner le Christ. Et comme le Christ, c'est Dieu. Il a dit : « *Qui me voit, voit le père* ». L'Église pouvait s'emparer de l'image de Dieu et de tout ce qui en découle. Ils étaient redoutables au niveau propagande.

Gérard — Bon ben, il faut qu'on y aille.

Isabel — Il y a quelque chose qu'il faut que je vous dise c'est qu'il y a Raoul Sangla qui est un réalisateur de l'ORTF. Et dans le cadre du travail qu'on veut faire sur les papillons, il a proposé, il nous a même chargés de vous demander si vous étiez d'accord. Il fait des films en plan séquences, des entretiens avec les gens et il aurait souhaité que vous fassiez un film en plan séquence sur les papillons.

Alain — Oui ça peut se faire.

Placard trouvé le 1^{er} mai 1950, du Paris à 7^h du matin

Mort aux Exploiteurs

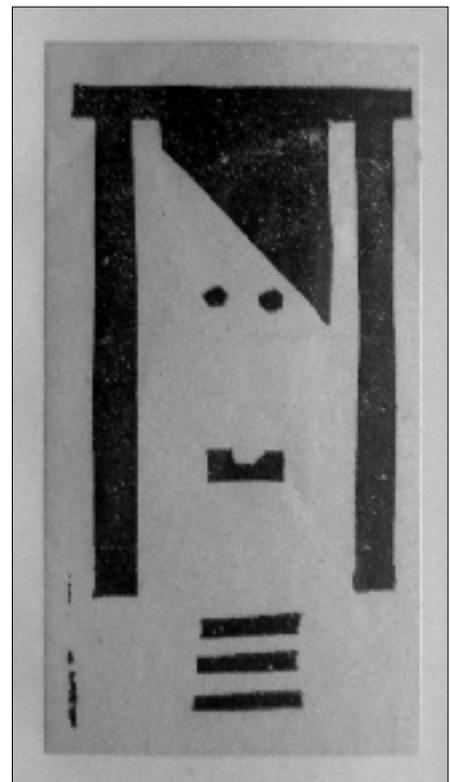
Camarades

Il est nuit. Comme avec les socialistes des Deux mondes de descendre dans la rue le 1^{er} Mai pour revendiquer nos droits. — Vos camarades-pro de défiance. Il ne suffit pas de manifester pacifiquement comme dans nos bolcheviques car nous ne pourrions jamais par à nos côtés avec énergie, dévouement et flamme en grand pour nos exploitateurs. — Le 1^{er} Mai sera pour le prolétariat une victoire sur la Conscience Capitaliste

Yvan Koffman
Comité de l'Internationale



Images de la collection d'Alain Gesgon



ICI
habite un
F. . M. .



S e
F out
I ntégralement des
O uvriers



Portrait de Prince N.
Sur Papier gommé, destiné à
être collé clandestinement



Sur les murs,
Avril 1911



Si tu avais suivi celui qui a posé
ce papillon, tu serais arrivé aux
"JEUNESSES DU FEU"



Les ouvriers en bleu horizon
NE TIRERONT PAS
sur les ouvriers en bourgeron !
Adhérez aux Jeunesses Socialistes



Images de la collection d'Alain Gesgon